Michel Charolles, Nathalie Fournier, Catherine Fuchs, Florence Lefeuvre (éd.) *Parcours de la phrase. Mélanges offerts à Pierre Le Goffic*. Paris, Ophrys, 2007, 273 p.

Thomas Verjans

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/867>

DOI : 10.4000/praxematique.867

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 263-267

ISBN : 978-2-84269-837-9

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Thomas Verjans, « Michel Charolles, Nathalie Fournier, Catherine Fuchs, Florence Lefeuvre (éd.) *Parcours de la phrase. Mélanges offerts à Pierre Le Goffic*. Paris, Ophrys, 2007, 273 p. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 48 | 2007, document 16, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/867> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.867>

Michel CHAROLLES, Nathalie FOURNIER, Catherine FUCHS, Florence LEFEUVRE (éd.)

PARCOURS DE LA PHRASE. MÉLANGES OFFERTS À PIERRE LE GOFFIC

Paris, Ophrys, 2007, 273 p.

« Parcours de la phrase » : un cas de fausse ambiguïté ? C'est en ces termes que l'on pourrait, de prime abord, interroger le titre de ce recueil d'articles composé en hommage à Pierre Le Goffic. Car, si la notion de phrase évoque ce que Pierre Le Goffic a toujours considéré comme « le cadre naturel de la grammaire », le mot « parcours », en revanche, aussi bien singulier que pluriel dans cette occurrence, peut tout autant référer au parcours scientifique du dédicataire (rappelé par la préface et la recension bibliographique de ses travaux) qu'au parcours auquel est convié le lecteur ou bien encore, à la multiplicité des parcours ouverts par son œuvre. Or, on gagne d'autant plus à maintenir cette ambiguïté que c'est précisément à toutes ces formes de parcours que nous invite ce recueil, structuré autour de six axes évoquant les principaux domaines auxquels s'est intéressé Pierre Le Goffic.

À ce titre, c'est à la question des termes en *qu-* que sont consacrées les quatre contributions de la première section. Dans la première, D. Véronique, prolongeant une étude amorcée par Pierre Le Goffic sur le créole guadeloupéen, montre qu'en dépit d'un air de famille, la forme *ki* (« qui/que ») fonctionne distinctement non seulement entre les créoles et le français, mais également au sein même des différents créoles. Dès lors s'affirme l'existence de deux *ki* homonymes, quantifieur ou marqueur de subordination. Dans la contribution sui-

vante, M. Krazem envisage le cas des percontatives dans la théorie du chevillage. Argumentant en faveur de leur statut de subordonnée, il montre que le terme *qu-* introducteur peut être vu comme un connecteur. La réduction possible de la subordonnée au seul mot *qu-* (*sluicing*) tient alors lieu d'argument décisif. B. Lamiroy examine ensuite, par le biais de la notion de complétive, le problème de la relation entre catégorie et gradation dans le cadre du modèle théorique de la grammaticalisation. Elle défend ainsi le recours à la notion de « catégories floues », lesquelles permettent « d'analyser les faits empiriques de façon plus adéquate » et « de raffiner les concepts théoriques ». Cette première section se clôt avec la contribution de J. Lallot, qui interroge l'origine du phénomène oral de gémiation de l'objet personnel *l* dans les tours du type *celui qui l'a vu*, lequel phénomène permet de désambiguïser la proximité phonétique de *celui qui l'a vu* et de *celui qu'il a vu*.

La deuxième section regroupe quatre contributions qui abordent certains des problèmes posés par la comparaison. S. Mellet poursuit le double objectif de tester les notions théoriques élaborées par P. Le Goffic sur des faits latins et d'approfondir la notion de corrélation. Ainsi, si toutes les analyses appliquées au français ne sont pas nécessairement transposables, le cadre théorique n'en permet pas moins de distinguer les sphères d'emplois propres à chacun de ces deux adverbes intégratifs que sont *quam* et *ut*, notamment en ce que le premier (adverbe d'intensité) permet une expression de l'inégalité gradable refusée au second (adverbe de manière). C. Guimier montre ensuite que les structures nommées, par une certaine tradition anglaise, « comparatives de suffisance et d'excès » (équivalentes aux constructions françaises *troplassez... pour que Plpour inf*), sont en réalité moins des comparatives que des structures spécifiques, construites à partir d'une infinitive-repère corrélée à un adverbe de degré et susceptibles de servir de substitut à des compléments de la préposition *for*. Dès lors, les effets de sens de type adverbial qui leur sont quelques fois attachés ne sont en fait que secondaires. En s'intéressant à la séquence figée *comme qui dirait*, C. Fuchs poursuit et étend l'exploration des emplois de *comme* commencée avec P. Le Goffic. Elle montre que cette séquence permet d'introduire un effet de distanciation portant soit sur le dire (« analogie énonciative »), soit sur le dit (« approximation »). M. Van Peteghem aborde ensuite la structure formée par des adjectifs à valeur superla-

tive et les relatives qui leur sont attachées. Elle montre que celles-ci, sous-ensemble spécifique de restrictives, constituent un « ensemble de comparaison sur lequel opère l'adjectif superlatif à valeur hiérarchisante ». Par ce biais s'opère ainsi, sur un même référent, une double prédication.

La troisième section est ensuite consacrée à la syntaxe et à l'ordre des mots. Poursuivant l'élaboration de la notion de « macro-grammaticalisation », C. Marchello-Nizia confronte ce phénomène à l'évolution de l'ordre des mots en français. Celle-ci, supposant de prendre en compte aussi bien les éléments constitutifs de la phrase que des syntagmes, ne peut en effet être expliquée par le recours à la seule notion de grammaticalisation, non plus que par la typologie diachronique traditionnelle. Aussi bien est-ce en envisageant le système dans son ensemble que certains des aspects de cette évolution sont susceptibles de s'éclairer. B. Combettes appréhende ensuite la notion d'ajout au-delà des limites de la phrase graphique, c'est-à-dire après le point. Recensant les différents types d'éléments susceptibles d'être considérés comme tels, il montre qu'ils peuvent non seulement marquer une hétérogénéité énonciative mais également remplir un rôle de structuration textuelle comparable à celui des expressions cadratives de domaine. M. Noailly appelle « comparatifs relais » un phénomène observé par P. Le Goffic par lequel une expression comparative (uniquement de supériorité) met en relation deux propositions. Exclusivement situé en position frontale, au début de la seconde proposition, le comparatif relais instaure un ordre comparé — comparant et assure en outre un lien de type argumentatif. Enfin, F. Lefeuve entreprend, dans la continuité de ses travaux, d'interroger la notion d'unité syntaxique de base, c'est-à-dire un prédicat sous modalité d'énonciation. Elle montre alors qu'un segment averbal, en particulier de type attributif, peut satisfaire ces conditions et être, par conséquent, tenu pour une phrase.

La quatrième section porte sur les notions de référence, de détermination et de quantification. S. Kahane interroge les différentes distributions des articles du français selon une perspective sémantique et topologique, et il pose l'existence d'une catégorie flexionnelle du nom, la « définitude », qui comprend les deux grammèmes « défini » et « indéfini ». G. Kleiber explore ensuite la tendance récente à opposer *chaque* à *tous les* plutôt qu'à *tout*. Son étude rend compte non seulement du fait qu'aucun argument, pour valable qu'il puisse être, n'est

véritablement décisif pour légitimer cette opposition, mais surtout du fait qu'en dernière analyse *tous les*, à l'inverse des deux autres, ne partage pas la propriété d'être intrinsèquement un quantificateur de distributivité universelle. En s'intéressant au terme *moindre*, C. Blanche-Benveniste envisage plus généralement la pertinence qu'il y aurait à conserver en français la classe des comparatifs synthétiques. Car, si l'emploi du terme perdure, il ne correspond cependant plus, au moins en français contemporain, à *petit* et connaît par conséquent un usage relativement autonome. En examinant les effets des relatives en *qui* sur les chaînes de référence, M. Charolles souligne enfin les avantages de la théorie du centrage pour rendre compte du suivi des transitions référentielles. Mais il suggère également certaines améliorations possibles propres à en accroître l'efficacité.

Dans la cinquième section, consacrée à la didactique, F. Cicurel réfléchit à la notion d'« agir professoral », c'est-à-dire à l'ensemble des paramètres entrant en jeu dans la transmission du savoir. Plus précisément, elle propose une grammaire de cet agir, constituée de catégories actionnelles élaborées à partir de la notion de « typicalité » et destinées à l'élaboration d'actions ultérieures.

Enfin, la sixième section s'attache à l'histoire des langues et du langage. Prolongeant une discussion avec P. Le Goffic, J.-M. Fournier aborde la question de la sémantique du nom (théorie de la connotation) dans la *Grammaire* et dans la *Logique* de Port-Royal, question qu'il contextualise aussi bien de façon interne, par exemple par rapport à la théorie de la détermination, que de façon externe, en évoquant le double fondement *a priori* paradoxal de la terminologie ockhamiste et des concepts d'Averroès. Retrouvant la question des termes en *qu-*, mais dans une perspective plus strictement diachronique, N. Fournier aborde, au travers de *quel* et *lequel*, leur conception à l'époque préclassique et classique. Ce parcours illustre aussi bien l'adaptation du cadre latin opérée par les Grammairiens que la volonté de spécifier les emplois de *lequel* relatif, finalement confiné par l'histoire aux emplois prépositionnels avec un antécédent non humain. Enfin, B. Victorri clôt cette ultime section sur l'épineuse question de l'origine du langage. Abordant celle-ci par le biais des termes en **k^w-*, il montre que leur étude, liée à la récursivité mise en œuvre par le mécanisme de la subordination, permet de conclure à la possibilité d'appréhender cette origine aux moyens de méthodes scientifiques, parmi lesquelles figure en bonne place la linguistique.

En définitive, ce volume, outre l'intérêt intrinsèque des articles qui y sont présentés, témoigne aussi bien de l'ampleur de l'œuvre accomplie par P. Le Goffic dans les principaux domaines de la linguistique que des perspectives qu'elle y ouvre. En outre, et cela nous semble constituer un atout essentiel, l'aptitude du modèle à rendre compte de phénomènes synchroniques aussi bien que diachroniques et appartenant à des langues fort variées achève, si besoin en était, d'en faire une théorie majeure de la linguistique contemporaine.

Thomas VERJANS
Université Paris IV — Sorbonne
EA 4089, *Sens, Texte, Histoire*